Benoît Melançon

2021/02/08

Dictionnaire Orthographe Registres de langue

Écouter comme jamais

Benoît Melançon est essayiste, blogueur (
L'Oreille tendue
) et professeur de littérature française à l'Université de Montréal. Il est notamment l'auteur du livre *Le niveau baisse! (et autres idées reçues sur la langue)*, paru chez Del Busso éditeur, à Montréal, en 2015.



De septembre 2019 à juin 2020, la société française Binge Audio a diffusé un balado en dix épisodes et deux suppléments, *Parler comme jamais*. Conçue et animée par Laélia Véron, maitresse de conférences à l'Université d'Orléans, la série était réalisée avec le soutien de la délégation générale à la langue française et aux langues de France du gouvernement français et avec la collaboration scientifique de Maria Candea, enseignante-chercheuse à l'Université de Paris 3. La plus courte livraison faisait 18 minutes, la plus longue, 46.

Les lecteurs du *Français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*,

l’ouvrage publié par Laélia Véron et Maria Candea en 2019 aux éditions La Découverte, se retrouveront en territoire connu. Le souci démonstratif est le même à l’oral et à l’écrit. Les exemples sont toujours parfaitement choisis. Les autrices ont leurs têtes de Turc, critiquées pour leur conservatisme ou leur purisme en matière de langue : Alain Finkielkraut, l’Académie française. Elles sont sensibles à la question du genre, ce qui se manifeste dans le choix des sujets abordés, dans la façon de s’exprimer (« les locuteurs et les locutrices ») et dans la sélection des invités (12 hommes, 14 femmes). Elles aiment faire connaitre les travaux de leurs collègues linguistes : *Parler comme jamais* leur donne la parole et les bibliographies offertes dans les liens du balado sont très riches et témoignent de la recherche la plus actuelle. Dans ces liens, on trouve également des recommandations de citations, d’expressions, de lectures, d’écoutes, de films et de mots (« évitez d’utiliser “pute”, préférez “sous-merde” », suggère Maria Candea en avril 2020).

Dans les premiers épisodes, l’animatrice présente l’émission comme « le podcast qui s’attaque aux clichés sur la langue », ce qui correspond bien à son esprit. Le français est-il menacé de disparition (ép. 1)? Y a-t-il des accents meilleurs que d’autres (ép. 4)? Non et non. Les langues anciennes, dites mortes, sont-elles encore vivantes (ép. 5)? S’insulte-t-on dans toutes les langues (ép. 8)? Oui et oui. Les dictionnaires sont-ils orientés politiquement (ép. 6)? C’est plus compliqué qu’il n’y parait, ainsi que le révèlent les mots commentés (*féminicide*, *mariage*, *frotteur*, *tribade*). Parfois, il s’agit de répondre à une question. Qu’est-ce qu’une faute (ép. 2)? Qu’est-ce que la langue des signes (ép. 9)? Qu’est-ce que la francophonie (ép. 10)? Le premier supplément aborde la question des émoticônes (?, ?, ?, etc.), et le second, actualité oblige, offre une réflexion sur la néologie en temps de pandémie. Deux épisodes sont d’une nature un peu différente. Le septième propose une passionnante réflexion sur la voix et les stéréotypes qui y sont attachés (genre, race, classe). Le troisième aborde l’humour; c’est le plus éloigné de la réflexion proprement linguistique et, à mes yeux, le moins réussi.

La perspective d’ensemble est sociolinguistique. Cela est clairement visible dans des déclarations égrenées au fil de la série. « Quand on parle de langue, on parle souvent d’autre chose » (bande-annonce). « À chaque fois qu’on parle de langue, on parle de jugement de valeur » (ép. 1). « Tous les registres n’ont pas la même valeur » (ép. 3). « Il n’y a pas une langue, mais des pratiques de la langue » (ép. 9). « Derrière la

langue, il y a autre chose. Parler français implique des rapports de pouvoir » (ép. 10). Les termes techniques de la linguistique sont définis : *sémantisation*, *alternance codique*, *insécurité linguistique*. Quelques allusions sont faites à l'histoire du français, mais ce n'est pas le propos principal des conceptrices. Il est rappelé qu'il ne faut pas confondre langue et orthographe, oral et écrit, accent et voix, ou langue et dictionnaire. À la fin de chaque émission, Laélia Véron revient de façon synthétique sur le contenu qu'on vient de parcourir; ces utiles synthèses sont introduites par la formule « Au début de ce programme, on s'était demandé […] ».

Binge Audio produit une trentaine de séries : la société a des moyens et des compétences qui lui permettent de travailler professionnellement. Les auditeurs ont pu s'en apercevoir quand la covid-19 a frappé, car la qualité du son a pâti de l'impossibilité de tout enregistrer en studio. Laélia Véron a cru bon de s'excuser pour cette mauvaise qualité des derniers épisodes de la première saison, « 100 % confinement » : « Là, je vous parle de dessous ma couette » (ép. 8). Cela étant, le paysage sonore n'a pas changé de nature durant la pandémie. On a continué à y entendre des extraits de toutes sortes : indicatif du programme, chansons, films, musique, débats parlementaires, micros-trottoirs, séquences radiophoniques ou télévisuelles, numéros d'humoristes, discours politiques, jeux télévisés, vidéoclips. Les extraits sont généralement brefs et toujours parfaitement intégrés à la narration. Au fil du temps, l'animatrice se dévoile : elle enseigne à l'université, mais aussi en prison; « J'ai fait ma thèse sur ça », l'humour chez Balzac (ép. 3); « J'ai grandi dans un hameau de 30 habitants, je voulais faire bergère quand j'étais petite » (ép. 3); « Une des premières choses que j'ai apprises en études supérieures, ç'a été de perdre mon accent » (ép. 4); « Je suis d'origine corse » (ép. 4); sa voix est travaillée par ses producteurs (ép. 7). Cela a pour effet de créer une connivence entre elle et les auditeurs.

Le Québec est souvent évoqué : statut des accents non dominants, féminisation des titres de fonction et de métier, appartenance à la francophonie. Place est faite à sa néologie (*courriel*, *emportiérage*, *pourriel*, *divulgâcheur*), à ses usages (pourquoi y recommande-t-on *la covid* et pas *le covid*?) et à son vocabulaire (*gosses*, *téteux*, *calice* comme juron, *se désâmer*, *partir à l'épouvante*, *nanane*). Pour des conceptrices aussi sensibles à la variation linguistique, cela va de soi, mais mérite d'être applaudi. Bien que l'animatrice prenne soin le plus souvent d'éviter l'entre-soi, les auditeurs québécois pourront cependant s'interroger sur le sens d'expressions non expliquées comme

« segpa » (sections d'enseignement général et professionnel adapté, ép. 1 et ép. 8), « ÉNS en l » (École normale supérieure en [filière] littéraire, ép. 2), « blague carambar » (blague à l'intérieur de l'emballage d'un caramel de marque Carambar, ép. 3), « les jeunes du 93 » (pour désigner les habitants d'une banlieue parisienne, ép. 4) ou « capes » (certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré, ép. 4). Cela n'est pas fréquent, il est vrai.

Dans *Parler comme jamais*, on parle. Dès lors, les auditeurs peuvent s'interroger sur ce qu'ils entendent. Sur Twitter, où elle est fort active et où elle recueille des commentaires sur son travail, Laélia Véron parlait, le 18 octobre 2020, des « ponctuants », « ces petits mots dont on ponctue nos phrases et qui sont souvent appelés "tics de langage" ». Quels sont-ils dans l'émission? « Du coup » (en toute première place, et de loin), mais aussi « pour le coup », « voilà » (pour clore une déclaration), « après » (pour annoncer une nouvelle partie de l'argumentation), « typiquement ». Qui dit parole dit tours de parole. Sur ce plan, tout n'est pas encore au point dans le balado. Dans le cinquième épisode, on n'entend presque pas l'archéologue Reine-Marie Bérard; dans le quatrième, on entend beaucoup le linguiste Médéric Gasquet-Cyrus, puis, dans le sixième, le lexicographe Bernard Cerquiglini. Parfois, il s'agit de longueur inégale des interventions; parfois de leur ordre, les hommes répondant avant les femmes. Certaines déclarations me paraissent nécessiter discussion. Peut-on dire de l'humour qu'il s'agit d'« une langue très particulière et très riche » et s'en prendre à ceux et celles qui en feraient une « sous-langue » (ép. 3)? L'humour est-il vraiment une langue? *Le Bon usage* de Maurice Grevisse, dès sa page de titre, se définit clairement comme une grammaire; Laélia Véron le considère comme un dictionnaire (ép. 6). Tout le monde n'a pas à partager cette caractérisation.

Qu'on ne se méprenne toutefois pas sur la portée de ces remarques : voilà une émission à mettre entre toutes les oreilles.

NB. : Une deuxième saison a été lancée le 28 octobre 2020. La même équipe reste à la barre, mais les Éditions Le Robert ont remplacé la délégation générale à la langue française et aux langues de France. La formule a légèrement changé : chaque épisode comprend deux livraisons, une plus théorique, puis une plus pratique.



Benoît Melançon

Professeur au Département des littératures de langue française de l’Université de Montréal